

## **Evangile et développement : pour rebâtir l'Afrique**

Durant mon séjour de cinq ans au Cameroun, j'ai été témoin d'une profonde contradiction, d'un paradoxe fondamental sur le continent africain.

D'un côté une profonde et inquiétante crise multiforme, économique, politique, sociale, morale, spirituelle et écologique ; et de l'autre une incroyable force de résistance, où créativité, fécondité, endurance et espérance viennent se dresser en remparts aux innombrables forces de mort qui assaillent le continent. D'un côté donc, guerres, violences, corruption, déforestation, sida, etc. De l'autre, ingéniosité du secteur informel, ténacité de l'agriculture de subsistance, solidarité des relations familiales, vivacité de la créativité culturelle, explosion des performances footballistiques et persistance des valeurs transcendantes de la Vie.

Or dans cette Afrique des paradoxes, ce sont deux dynamismes, deux « forces de vie », qui ont particulièrement retenu mon attention : il s'agit du « développement » et de la « foi religieuse ».

### **1. Foi et développement : forces vives de la reconstruction africaine.**

La dynamique profonde qui anime à la fois les domaines du développement et celle de la vie religieuse en Afrique ne sont plus à démontrer.

Sur l'ensemble du continent, nous sommes en présence d'un foisonnement impressionnant de projets et de programmes, de toutes tailles, montés et exécutés par des acteurs de tous genres, en commençant par les Groupements d'intérêts communs, les Unions paysannes et les ONG, en passant par les organisations gouvernementales, jusqu'aux Organismes internationaux (PNUD, FMI, BM, etc.). Quel que soit l'efficacité de tout cet activisme, il est bien le signe d'une énergie vitale sur le continent africain, persévérante malgré tout.

De l'autre côté, il y a toutes ces communautés religieuses qui se réunissent dans une ferveur époustouflante, qu'il s'agisse des églises historiques, héritées de la mission, ou des « nouveaux mouvements religieux » souvent qualifiés de sectes sans faire de différences entre les Eglises africaines indépendantes, les communautés évangéliques ou pentecôtistes et les groupements ayant véritablement perdu tout fondement évangélique. Quoiqu'il en soit, il s'agit ici aussi d'un signe indéniable de l'impact toujours considérable que la religion possède dans la société africaine.

Or le plus remarquable et le plus regrettable dans tout cela est que ces deux domaines, le développement et la religion, au lieu de s'imbriquer l'un dans l'autre

pour créer une synergie salubre pour l'avenir du continent, ont eu jusqu'ici plutôt tendance à s'éviter, voire à s'opposer et à se méfier l'un de l'autre.

D'un côté, les acteurs du développement ont tous, plus ou moins intégré dans leurs stratégies et leurs plans d'action une vision du monde occidentale et moderne, c'est-à-dire scientifique, techniciste, fonctionnelle, spécialisée dans un domaine précis, et du coup laïque et agnostique. Le développement qui est ainsi promu, financé, pensé et souvent exécuté par le Nord, est avant tout pragmatique, centré sur des données quantifiables, méfiant vis-à-vis de tout ce qui se rapproche d'une propagande idéologique ou d'un prosélytisme religieux. Le résultat en est à tous les niveaux une séparation nette entre ce qui est de l'ordre de l'« évangelisation » et ce qui est de l'ordre du « développement ».

De l'autre côté, cet état de fait est encouragé par des « acteurs du religieux », les communautés de foi, se complaisant généralement dans un champ d'action limité aux domaines du spirituel, du personnel et du privé. La compréhension du message religieux y est souvent réduit à une moralité purement individuelle dans l'attente d'un Salut projeté vers l'au-delà. L'implication sociale de la foi est niée ou du moins largement escamotée.

Pourtant, en Afrique peut-être plus qu'ailleurs, les convictions religieuses pourraient constituer à la fois un fondement et un levier puissant pour l'engagement des populations dans la transformation sociale. Les communautés religieuses elles-mêmes sont le lieu de cristallisations des convictions et énergies susceptibles d'agir efficacement sur le contexte de crise ambiante.

C'est ainsi que, face à ce clivage regrettable entre « foi » et « développement », et dans un contexte de nécessaire mobilisation commune de toutes les forces vives du continent, deux besoins se font de plus en plus ressentir aujourd'hui. Il s'agit de deux types de prises de conscience qu'il faut impérativement susciter, d'une part dans les communautés religieuses au sujet des implications sociales et écologiques de la foi et d'autre part parmi les acteurs de développement au sujet des dimensions spirituelles et religieuses de leur travail.

## **2. Conditions d'une fécondation réciproque entre foi et développement**

Avant tout et fondamentalement, il s'agit à mon sens de promouvoir une compréhension nouvelle, plus large et plus globale, de chacun de ces deux concepts : le « développement » et l'« Evangile », afin que chacun puisse se rapprocher de l'autre jusqu'à recouvrir en fin de compte une même et unique dynamique de « reconstruction véritable du continent africain ».

Je reprends ici volontairement ce slogan de « reconstruction de l'Afrique », développé en 1990 par la Conférence des Eglises de Toute l'Afrique. Il s'agissait alors de trouver un lieu de rencontre, un concept de dépassement entre les idéaux de libération et d'inculturation dans la théologie africaine contemporaine. Mais, je vois aussi, personnellement, dans ce slogan, la possibilité de trouver un espace de rencontre entre les concepts de « développement » et de « foi religieuse ».

Car le développement, c'est effectivement bien plus qu'une simple croissance économique ou une évolution scientifique et techniciste. Il signifie en effet, s'il est bien compris, plus généralement une amélioration globale de la qualité de vie, une « promotion de tout l'homme et de tout homme », comme aimait à le dire le Père Lebreton, (inspirateur de l'encyclique *Populorum Progressio* de Paul VI). Le développement autrement dit vise une prise en main du destin individuel et social en accord avec les valeurs propres aux populations. Il n'est pas seulement matériel et financier, ni même seulement éducationnel ou sanitaire. Le développement est économique, politique, social aussi bien que culturel, moral et spirituel.

D'un autre côté, la prédication de l'Évangile ne peut pas se réduire à chercher à « mener l'Homme au ciel, comme si le monde n'existait pas ». Car l'Évangile en tant qu'annonce du « passage » de la servitude, de l'absurdité et de la mort, vers la liberté, la vérité et la vie en abondance, est une *Parole incarnée*. Jésus-Christ est la Parole. Il dit ce qu'il fait et fait ce qu'il dit. Or l'Évangile est aussi une *Parole prophétique* au sens de l'Ancien Testament, bouleversant et remettant inlassablement en cause les certitudes, les structures et les régulations humaines, concrètes et réelles. L'Évangile est donc toujours aussi une *Parole globale* qui concerne la personne dans toutes ses dimensions, notamment les dimensions sociales, culturelles, politiques et économiques. Jésus a en effet montré l'exemple en agissant pour la personne toute entière. Il a enseigné (éducation), il a guéri (santé), il a partagé les pains et les poissons (économie) et il a lavé les pieds de ses disciples (politique).

Compris ainsi, Évangile et développement ne s'opposent plus, mais en arrivent à décrire des réalités semblables, voire même identiques, de transformation du monde vers des conditions écologiques et sociales permettant une vie en abondance. S'ouvre alors à nos yeux une perspective de reconstruction de l'Afrique nouvelle, s'appuyant sur deux forces de vie réelles et concrètes : la dynamique du développement et la force de la foi.

Du coup, cette reconstruction de l'Afrique ne pourra plus être comprise comme un simple jeu d'influence où chacun cherche à tirer la couverture le plus possible de son côté. La reconstruction de l'Afrique, c'est une tentative toujours à reprendre d'incarner dans ce monde-ci, les valeurs du Royaume de Dieu. Une transformation sociale non plus égocentrique, mais théocentrique.

La reconstruction de l'Afrique, c'est participer au projet de Dieu pour sa Création. Il ne s'agit donc pas, comme certains semblent le penser, d'un processus linéaire, suivant des étapes bien définies et conduisant à une imitation de la société occidentale. Au contraire, il s'agit forcément toujours de la recherche d'un chemin propre à l'Afrique, un chemin difficile, toujours à reprendre, à réinventer dans un débat interne entre les différentes couches et fractions de la population du continent. Ce sera aussi toujours un processus par secousses, avec des moments de joie et de découvertes, et puis des moments de désenchantement, de remise en question, de révolte et de conflits à gérer pacifiquement.

Le développement ne s'implante pas de l'extérieur, il ne s'importe pas. Une véritable transformation sociale doit être un processus communautaire. L'initiative doit être avant tout locale, c'est-à-dire prise par ceux qui sont directement concernés par le changement en question. L'apport extérieur ne peut venir qu'en appui et de manière discrète et modérée pour ne pas avoir un effet aliénant.

Du coup le processus de reconstruction de l'Afrique n'est pas non plus simplement une question de quantité de moyens mis en œuvre. Ce n'est pas en injectant plus d'argent dans un projet ou dans un pays que le développement s'accélérera forcément. C'est une erreur souvent fatale que de penser qu'il suffit de « gonfler » une expérience qui a réussi sur une petite échelle, pour en augmenter les capacités et l'impact.

Jésus est mort et ressuscité. C'est dire que ce ne sont pas seulement les réussites qui font avancer les choses. Selon notre foi chrétienne, les échecs aussi sont porteurs d'espérance. C'est donc cela aussi la reconstruction de l'Afrique.

### **3. Obstacles mentaux à la reconstruction de l'Afrique**

La force d'une approche élargie et globale du développement, comme je tente de la promouvoir ici, réside non seulement dans une compréhension renouvelée de ce qu'est la transformation sociale, mais aussi dans la possibilité de prendre en compte les divers blocages qui se présentent à nous. Il y a bien sûr les difficultés matérielles et techniques. Mais il n'y a pas que ça. Dans une approche globale du développement de l'Afrique, nous sommes en effet obligés aussi de voir et de comprendre les blocages liés aux mentalités et aux fonctionnements psychologiques qui nous sont si familiers.

Le premier blocage à mentionner ici réside d'abord dans la méfiance fondamentale chez certaines personnes vis-à-vis de tout changement. Pour que la reconstruction de l'Afrique soit faisable, il faut que la possibilité de changement soit envisageable, que le changement ne soit pas disqualifié d'office, bloqué par des préjugés intellectuels, moraux ou spirituels.

Il existe en effet dans différentes cultures des mécanismes qui déprécient fondamentalement toute nouveauté au nom d'une soi-disant fidélité à la tradition, aux coutumes ou aux « ancêtres ». Il y a aussi un discours qui disqualifie d'emblée le changement comme porteur de désordre. Un discours récurant jusque dans nos Eglises. Or, il est important de ne pas tomber dans une vision erronée de la culture traditionnelle comme quelque chose de figé, cohérent, uniforme, homogène et a priori opposé au changement social. Toute société est forcément complexe, multiforme, traversée par des courants contradictoires et en perpétuel changement<sup>1</sup>. Même et peut-être surtout la culture africaine.

Mais à l'inverse du refus fondamental du changement, il y a aussi paradoxalement le risque d'une ritualisation excessive du changement. Cela arrive lorsqu'on est continuellement entrain de faire comme si on voulait changer : séminaires, restructurations, projets et programmes. On change constamment, mais plus ça change, plus c'est la même chose. Il n'y a qu'à suivre les actualités à la CRTV pour être témoins de ces multiples rituels de changement, conférences, séminaires, ateliers, workshops, qui ne servent qu'à une chose : maintenir le *statu quo*. A vous de me dire si ce que nous faisons en ce moment participe de cette même logique... Espérons que non.

Troisième obstacle qui empêche la mise en route d'une véritable reconstruction de l'Afrique : la fuite des responsabilités. C'est toujours la faute des autres, du gouvernement, de la colonisation, des blancs, des américains, des français ou des nigériens. Ou alors c'est la sorcellerie, le *famla*, le destin... Soyons honnêtes ! Nous sommes belle et bien en présence d'une psychologie collective qui cherche à se présenter comme éternelle *victime innocente*, irresponsable, voire impuissante, face aux diverses crises qui la touchent ; ce qui lui arrive étant compris comme le résultat d'influences extérieures (politiques, économiques ou surnaturelles).

Pour engager une véritable reconstruction de l'Afrique, il est important que tout le monde se sente véritablement concerné, que chacun et chacune comprenne son rôle et sa responsabilité personnelle. Dieu nous appelle chacun et chacune à être à l'œuvre, là où nous nous trouvons.

Mais il ne s'agit pas seulement de dire. Le quatrième obstacle, c'est ce manque de cohérence entre ce que l'on dit, ce que l'on pense et ce que l'on fait. S'il fallait juger du bien être de la population à partir des discours tenus à tous les niveaux de la société, nous vivrions toutes et tous dans un bonheur absolu. Malheureusement, le développement n'a que faire des beaux discours. Il ne s'agit pas un jour de prendre de belles résolutions, dire de belles paroles, et ensuite faire le contraire ou ne plus

---

<sup>1</sup> Cf. à ce sujet Guy Rocher, *Introduction à la sociologie générale, Tome 3 : Le Changement social*, Seuil, coll. Point, Paris, 1970, p.208-212.

rien faire du tout. Abandonnons une fois pour toutes le slogan « faites ce que je dis et non ce que je fais ».

Mais lorsque on agit, il faut encore que cette action soit dirigée vers un but, vers une utilité. Le cinquième obstacle mental que rencontre toute entreprise de reconstruction de l'Afrique est l'excessif formalisme de la pensée collective. Pour beaucoup d'entre nous, c'est la forme qui compte et non l'utilité. Prenons un exemple trivial, mais réel. Dans l'esprit de certains, un vrai séminaire se doit de proposer aux participants des badges, des étiquettes épinglées portant le nom du participant. La nécessité est formelle et catégorique : pas de séminaire sans badges. Lorsque cette nécessité est dégagée de toute utilité, on peut se retrouver dans des situations absurdes où même si tout le monde se connaît dans la formation, les participants portent des badges avec des noms écrit si petit qu'on ne peut même pas les lire à deux mètres de distance. Mais chacun a son badge, la condition est remplie, c'est cela l'essentiel...Et tout cela coûte de l'argent.

Des exemples bien plus graves pourraient être ajoutés, où on engage des fonds inouïs pour des nécessités formelles, qui s'avèrent en fin de compte totalement inutiles.

Lié à ce formalisme, il faut aussi dénoncer le conformisme de beaucoup de comportements. On veut faire comme les autres, comme on doit faire. On a peur d'être différents. On cherche à se conformer... Ce réflexe quant à lui, est souvent lié à un manque d'assurance, à un manque d'estime de soi.

C'est là, le sixième obstacle mental à la reconstruction de l'Afrique. Il ne peut y avoir de changement social que là où l'individu a une conscience de sa valeur. Pour pouvoir s'engager, il faut une certaine confiance en ses propres capacités, en ses ressources et moyens. Ou pour le dire comme Thierry Verhelst : « *Une saine estime de soi est la condition sine qua non de tout épanouissement, qu'il soit personnel ou collectif* »<sup>2</sup>.

Pour une société donnée, « *si sans cesse lui parvient le message qu'elle est arriérée, ignorante, incapable, non-compétitive, paresseuse, marginale, sous-développée, archaïque, etc., elle finira par intérioriser ce message et à se comporter conformément à cette image négative. Par contre, l'affirmation de sa valeur et de son potentiel ouvre à la créativité et à l'action* »<sup>3</sup>.

Il s'agit donc de sortir l'individu et la collectivité de la solitude, de la honte, des blessures, du mépris et du rejet qui les paralysent, afin de les constituer comme acteurs de leur propre avenir. Mais attention, il ne s'agit pas pour autant

---

<sup>2</sup> Thierry Verhelst : « Les fonctions sociales de la culture » in *Cultures & Développement* , N° 24, avril 1996, [www.networkcultures.net/24/social\\_f.htm](http://www.networkcultures.net/24/social_f.htm)

<sup>3</sup> *Ibid.*

d'encourager la « politique du ventre », une estime de soi qui deviendrait une promotion irrespectueuse du « moi » contre tous les autres.

Car le septième et dernier obstacle que je voudrais évoquer ici, c'est bien le manque de sens du bien commun. Toute société est constituée de personnes individuelles et de groupes sociaux divers, qui chacun poursuivent un but et une destinée propres : leur bien particulier. Mais la société ne peut exister que si ces biens particuliers ne se détruisent pas mutuellement mais coexistent de manière complémentaire. Ce n'est que si l'on est conscient de la nécessité de promouvoir le bien-être collectif que l'on pourra véritablement faire des avancées dans le sens d'un véritable développement.

#### **4. Considérations finales**

Partis du paradoxe qui traverse le continent africain, *qui a été étranglé, qui a souffert et qui souffre encore, mais qui dispose de forces de vie qui l'empêche de mourir*, nous nous sommes intéressés à ces deux dynamiques du développement et de la foi religieuse comme fondements d'une véritable reconstruction de l'Afrique.

Les blocages et obstacles mentaux restent importants. Il nous revient à tous, mais tout particulièrement aux communautés religieuses, de travailler à la transformation des mentalités pour une construction d'un avenir meilleur.

Ainsi, en guise de considérations finales, je voudrais juste évoquer encore quelques exigences pratiques qui me paraissent essentielles :

D'abord, il faut encore et toujours mettre l'action en premier. Nous avons parlé des blocages et obstacles mentaux à la reconstruction de l'Afrique. Mais le changement de mentalité ne tombe pas du ciel. C'est dans l'action que l'on apprend, c'est dans l'expérience que l'on change. Il est donc fondamental de passer de l'attentisme, des belles paroles et des bonnes intentions vers des actions concrètes.

Nous l'avons déjà dit : l'important n'est bizarrement pas de toujours tout réussir. Même les échecs nous font avancer, pour autant que ce soient nos échecs, que nous en soyons conscients et que nous soyons prêt à changer. En cela, le déploiement d'expériences et de projets de développement, en tant que processus participatif et d'apprentissage, sera toujours aussi une contribution à la réalisation de changements de mentalités tant recherchés.

Deuxième exigence pratique : la collaboration œcuménique et interreligieuse. Les communautés religieuses en tant que porteuses de visions et de valeurs pour tout le peuple ont une responsabilité toute particulière pour le changement social. Agir chacun de son côté, ou pire encore, chacun contre les autres serait extrêmement destructeur et contreproductif. Il ne s'agit pas d'avancer seul. Nous avons besoin les uns des autres. Pas seulement pour être tous d'accord. Il faut aussi des interpellations, des discussions, des feed-back, des conseils les uns des autres.

Nous avons besoin que des synergies se créent, que les communautés chrétiennes « de partout vers partout » échangent leurs expériences, se donnent la main et bâtissent « le développement des peuples ».

Du coup, et c'est là ma troisième et dernière exigence conclusive, il s'agit de penser la reconstruction de l'Afrique, dans le cadre plus large de la mondialisation actuelle. L'avenir de l'Afrique n'est pas une question qui concerne seulement les africaines et africains. Le monde entier est concerné. Nous sommes tous dans le même bateau.

Aujourd'hui tout le monde parle de « village global ». Or cela signifie aussi qu'un problème qui touche les uns à un endroit précis (une guerre, une famine, une décrépitude sociale ou morale) touchera inmanquablement aussi les autres. Nous sommes tous dans un même bateau. La reconstruction de l'Afrique doit s'inscrire dans un projet plus large, un projet de construction d'une nouvelle humanité œcuménique.

Pasteur Reto Gmünder

Bafoussam, le 10 décembre 2004